

Aléa Divina

Lior Amiel

Roman

Lior AMIEL

Aléa Divina

© Lior AMIEL, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9504-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A

À travers la vitre, la pluie faisait danser la lumière des lampadaires.
Dedans, la chaleur du restaurant sentait le vin, la sauce et les chemises encore humides.
Nous étions là, comme chaque jeudi, autour de « notre » table du fond.
Pas besoin de parler : la serveuse savait, elle posait déjà le pain, les verres, la bouteille.
Il y avait dans ces gestes un confort d'habitude, une façon de dire *on est encore là*.

Lucien ôta sa veste sombre avec la lenteur d'un homme qu'on a trop regardé.
Marion plaisanta sur la pluie, ses bagues cliquetant contre le verre.
Thomas tira une cigarette qu'il n'alluma pas, le regard perdu vers la vitre.
Sophie, toujours droite, rangea son téléphone avec ce petit soupir précis qui voulait dire *je suis à vous*.
Élias remplit les verres, un peu trop ; il rit de sa maladresse, et Nadia essuya une goutte sur la nappe.
Antoine leva son verre :
— Allez, à jeudi !
Nos rires montèrent, un peu forcés, comme pour couvrir le bruit du monde derrière la porte.

La pluie frappait le carreau plus fort.
Entre deux éclats de voix, un silence s'installa.
Chacun regardait ses mains, son assiette, sans raison.
C'était un de ces moments où tout semble en équilibre, prêt à glisser d'un côté ou de l'autre.
Sur la télé accrochée au mur, les images changeaient sans qu'on y fasse attention : foot, pub, infos.
Jusqu'à ce reportage.

Un gagnant du loto, visage flouté, racontait comment il avait tout perdu.
Puis un autre, puis un autre encore.
L'argent qui éloigne, les amis qui disparaissent, la maison trop grande.
Nous avons cessé de mâcher.
Les fourchettes reposaient sur les assiettes.
Sophie chuchota :
— C'est triste, non ?

Antoine haussa les épaules :
— Triste... ou prévisible.

Le reportage se termina sur une phrase : « *Le bonheur n'aime pas les chiffres* ».
Personne n'osa rire.

Puis Antoine reprit, plus bas :
— Et si on changeait ça ?

Marion leva les yeux :

— Changer quoi ?

— Le sens du jeu.

Il parlait calmement, presque timidement.

— Si on jouait ensemble, pas pour s'enrichir... pour donner.

Que le hasard serve à quelque chose.

L'idée parut d'abord folle, puis belle.

Lucien hocha la tête :

— Au moins, on serait d'accord sur ce qu'on ferait de la chance.

Sophie sortit son stylo, déchira un coin de serviette.

— Alors on note ?

Elle écrivit nos prénoms en cercle, comme une roue.

Nous fixions le papier, émus par sa simplicité.

Antoine ajouta en riant :

— Bon, on commence petit : cinq euros chacun, et si le monde veut bien, il fera le reste.

Les verres s'entrechoquèrent.

La serveuse sourit sans comprendre, pensant à une blague.

Pourtant, dans ce rire, il y avait autre chose : le sentiment de faire quelque chose de juste.

Le repas reprit, mais plus doucement.

Les mots avaient changé de poids.

Quand le moment de partir arriva, Antoine glissa la serviette pliée dans la poche de sa veste.

Dehors, la pluie avait cessé.

L'air sentait la terre lavée.

Un vieux ticket traînait sur le trottoir, trempé, illisible.

Antoine le ramassa, le posa sur une borne :

— On fera mieux que ça.

Nous avons ri, encore, parce qu'il fallait bien.

Puis chacun s'est éloigné dans la nuit.

Derrière nous, le vent fit tourner le ticket sur lui-même avant de l'emporter.

Et nous, sans le savoir, venions de signer un pacte avec quelque chose qui ne portait pas encore de nom.

B

Bien avant l'heure du service, le restaurant sent déjà le café et le pain chaud. La pluie de la veille s'est effacée ; le pavé luit encore, comme si la nuit avait oublié de partir.

Antoine pousse la porte, un peu plus tôt que d'habitude.

Il dit bonjour à la serveuse, commande un noir serré, sort la serviette pliée de la poche de sa veste.

Le papier a pris l'odeur du tabac et du vin.

Les prénoms tracés au stylo bleu se sont un peu effacés, mais la ronde est toujours là, intacte.

Il sourit.

Les autres arrivent à tour de rôle, tirés du travail ou du sommeil.

Thomas salue d'un geste fatigué, Marion dépose son sac sur la chaise voisine, Lucien s'assoit sans un mot.

Élias commande un croissant et parle trop vite ; Sophie vérifie sur son téléphone les résultats du dernier tirage, juste « pour voir ».

Les chiffres ne correspondent à rien, mais la voir faire suffit à ranimer l'idée : *et si, un jour... ?*

Antoine pose la serviette au centre de la table, l'aplatit de la paume comme un document officiel.

— Il faudrait qu'on décide qui garde les tickets, dit-il.

Nadia rit doucement :

— Pas toi ?

— Pas forcément. On peut tourner.

Lucien hausse les épaules :

— Ce n'est qu'un jeu.

Mais dans sa voix, une nuance infime : on ne parle plus tout à fait d'un jeu.

La serveuse apporte les cafés.

Le tintement des cuillères, le bruit de la vapeur couvrent un instant le silence.

Dehors, un rayon de soleil glisse sur la vitre, éclaire la table, le papier, les visages.

Nous restons là, immobiles, à le regarder.

Il y a dans cette lumière quelque chose de fragile, comme un présage qu'on ne comprend pas encore.

Antoine sort une enveloppe de sa poche.
Elle est fine, froissée, marquée par les doigts.
Il la pose à côté de la serviette, un geste simple, presque cérémonial.
— Cinq euros chacun, comme on a dit.
Marion rit, ouvre son porte-monnaie.
Les pièces tombent une à une sur la table, tintement clair, presque joyeux.
Les autres suivent.
La somme n’a rien d’extraordinaire, mais la manière de la poser change tout.
Un rituel naît toujours dans un geste anodin.

Élias propose d’aller acheter les tickets.
— C’est sur mon chemin, je passe devant le tabac.
Lucien acquiesce :
— Parfait. On garde les reçus ici ?
Sophie répond :
— Non, je préfère les photographier. On aura une trace.
Antoine sourit.
— Voilà que ça devient sérieux.
— Autant être organisés, dit-elle.
— Et rationnels, ajoute Thomas en tirant une bouffée de sa cigarette.
Le mot reste suspendu.
Rationnels, face au hasard.

La serveuse ramasse les tasses vides.
Elle jette un regard au petit tas de pièces et d’enveloppes, hausse les épaules.
Pour elle, nous restons ces clients tranquilles qui parlent trop bas.
Mais à la table, quelque chose d’autre circule : une attente neuve, à la fois douce et nerveuse.

Élias revient un quart d’heure plus tard.
Il pose les tickets sur la serviette pliée, fièrement.
Le papier brille sous la lumière du matin.
— Et voilà, c’est fait.
Marion les regarde avec curiosité :
— On dirait presque des billets de promesse.
Nadia rit :
— C’est un peu ça, non ?

Les visages se penchent.
Les chiffres alignés paraissent étrangement ordonnés.

Nous les observons avec une gravité démesurée, comme si ces combinaisons pouvaient déjà contenir notre histoire.

Puis Antoine dit, à mi-voix :

— Si un jour on gagne, il faudra le faire bien.

Lucien lève un sourcil :

— “Bien” ?

— Oui, sans se perdre.

Thomas écrase sa cigarette, murmure :

— On dit tous ça, au début.

Personne ne répond.

Un courant d’air passe par la porte entrouverte, fait frissonner le papier.

La pluie menace de revenir.

Les jours ont passé sans qu’on y pense vraiment.

Chacun a repris sa vie, ses horaires, ses détours habituels.

Le pacte, pourtant, restait dans un coin de nos pensées,
comme une petite flamme qu’on veille sans le dire.

Le jeudi suivant, nous étions de nouveau là.

La pluie, fidèle, avait repris son poste.

Les mêmes verres, les mêmes assiettes,
et cette enveloppe posée entre nous, devenue familière.

Élias arriva en retard, trempé, le sourire large.

Il posa un ticket neuf sur la table.

— Le tirage, c’est ce soir.

La phrase resta suspendue, simple, presque anodine.

Nous avons hoché la tête, comme s’il s’agissait d’une formalité.

Pourtant, chacun regardait le papier plus longtemps qu’il ne fallait.

Le repas suivit son cours.

La télévision, au-dessus du comptoir, diffusait un jeu quelconque.

Les voix se mêlaient au brouhaha du restaurant.

Puis, sans qu’on le remarque d’abord,
l’écran passa au direct du tirage.

Des boules tournoyaient dans un cylindre de verre,
leurs ombres dansaient sur la nappe.

Un silence mince s’installa.

Antoine leva la tête, un sourire en coin :

— C'est notre premier, non ?

Les chiffres apparurent un à un.
Sophie les nota machinalement,
Nadia tenta d'en retenir quelques-uns.
Le dernier tomba, la musique s'éteignit.
Personne ne parla tout de suite.

— On a quelque chose ? demanda Marion.
Élias vérifia, lentement, le ticket plié dans sa main.
Puis un rire lui échappa, bref, nerveux.
— Rien... ou presque.
Un petit gain, à peine de quoi racheter deux tickets.

Nous avons ri aussi, soulagés.
Ce n'était pas la richesse, c'était le jeu,
la preuve que la roue pouvait tourner sans nous briser.
Antoine ajouta :
— On remet tout ?
Tous, d'un même geste, avons approuvé.
La décision tomba comme une évidence :
le hasard, pour l'instant, continuerait de rouler pour nous.

Le repas se termina dans une légèreté nouvelle.
Mais, au moment de sortir,
Thomas s'arrêta près du comptoir.
Sur le sol, juste à côté du pied de la chaise,
une pièce brillait.
Il la ramassa, la fit sauter dans sa paume.
— La première mise du monde, dit-il.
Il la posa sur la table, à la place qu'occupait le ticket.

Nous avons ri encore, puis nous sommes sortis.
Dehors, la pluie reprenait doucement,
comme si rien n'avait vraiment changé.
Pourtant, dans la poche d'Antoine,
le nouveau ticket battait au rythme de son pas,
et dans ce battement-là, il y avait quelque chose
que nous n'aurions pas su nommer :
une attente, légère, presque tendre,